Raphaël Desanti

Pierre Bourdieu expliqué à mon fils

EDILIVRE

Du même auteur :

L'enquête qualitative en sociologie,
Éditions ASH, 2007

Initiation à l'enquête sociologique,
Éditions ASH, 2010

Lire Bourdieu, de l'usine à la fac, histoire d'une "révélation",
Éditions du Croquant, 2017

Pour tout contact avec l'auteur : desantiraphael@aol.com

Introduction

Pierre Bourdieu (1930-2002) est un des plus grands sociologues et intellectuels français, connu dans le monde entier. Il est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages qui font référence en sociologie, parmi lesquels *Les Héritiers* (1964), *La Distinction* (1979), *Questions de sociologie* (1984), *La Noblesse d'Etat* (1989), *La Misère du monde* (1993), *Méditations pascaliennes* (1997), *La Domination masculine* (1998), et bien d'autres encore comme ses petits ouvrages engagés contre le néolibéralisme *Contrefeux* (1998).

Peut-être avez-vous déjà entendu son vocabulaire sociologique, les concepts qu'il employait pour décrire et analyser le monde social : « espace social », « champ », « reproduction », « habitus », « capital culturel », « capital scolaire », « bonne volonté culturelle », « violence symbolique », « habitus »… Bourdieu fait partie de ces grands théoriciens, comme Karl Marx et d'autres, qui considèrent que notre société est structurée par des inégalités, de la domination, des relations de pouvoir, des « rapports de classes » en faveur des uns, au prix du consentement involontaire des autres dans les différents

« champs » : système scolaire, patronat, journalisme, monde universitaire, « haute couture », économie, philosophie, sport, etc. Bourdieu était aussi un intellectuel engagé qui, en particulier, à partir des années 1990, prenait position contre les politiques néolibérales des États européens et leurs conséquences sur les services publics, sur les populations en proie à la « misère de condition » et au déclassement social. Au sein du champ intellectuel, Bourdieu combattait les présupposés inscrits dans la « raison scolastique » de la philosophie, génératrice de cécité et de prétention hautaine dans les débats sur le monde social. Il est très difficile, constatait Bourdieu, de faire la sociologie du patronat, des intellectuels, des classes dominantes, du milieu journalistique qui ont intérêt à dénier la vérité d'un monde social ajusté à leurs propres intérêts. Si Bourdieu s'est beaucoup attaché à l'analyse du système scolaire, c'est pour y explorer ce qui est au fondement de la légitimité des heureux élus, les prestigieuses distinctions qui mènent au pouvoir et assurent « la reproduction sociale ». L'École apparaît en effet comme un système de classification, de sélection, de distribution qui cache un arbitraire : sa contribution à la reproduction des inégalités sociales existantes. On sait, par exemple, que les chances d'un enfant d'ouvrier de devenir énarque, ou normalien, sont beaucoup plus faibles que celles d'un enfant d'universitaire ou de cadre supérieur. L'acquisition, par la transmission familiale, d'un « capital culturel » élevé et en phase avec les exigences de l'institution scolaire va justifier – par la ratification des verdicts scolaires – les écarts, « le mérite », la légitimité des uns par rapports aux autres.

Bourdieu a été beaucoup lu parmi les savants et les chercheurs en sciences sociales, mais aussi en dehors des

milieux universitaires : des écrivains se réclament de sa vision du monde, comme la romancière Annie Ernaux. Des milliers de lecteurs ont été marqués par l'effet de « révélation » que procure son œuvre pour comprendre les mécanismes de la domination sociale qui se jouent souvent à notre insu. Mais Bourdieu, dans la dernière période de sa vie, fut aussi critiqué en France dans l'univers des médias et des intellectuels, parce que son œuvre et sa pensée dérangeaient sûrement leurs illusions sur le monde social et leur tendance à adhérer à l'ordre établi et aux idéologies dominantes.

Ce livre ouvre un dialogue imaginaire entre un père « bourdieuphile », politiquement très à gauche, et son jeune fils qui l'interroge sur le grand sociologue. Cet échange est une tentative embarrassée d'expliquer Bourdieu à un petit garçon, avec le risque de dénaturer une pensée exigeante. Un exercice acrobatique, poussé malgré tout jusqu'au bout.

Chapitre 1
Bourdieu, la sociologie, les classes sociales, l'école, la reproduction sociale…

– Dis papa, c'est qui Pierre Bourdieu ?

– C'est trop compliqué à t'expliquer… Bon, va jouer dans ta chambre, je suis occupé, tu vois bien…

– Non mais c'est qui ?…

– Écoute, tu me fatigues, laisse-moi tranquille, va dans ta chambre. Tu la ranges… Parce que c'est plus possible, y en a partout. On te le dit tous les jours, c'est pénible, range tes affaires…

– Non, après ! Alors, c'est qui ? C'est qui ?…

– Bon, c'était un grand sociologue.

– Il était grand alors ?

– Non… C'est pas ça. C'était quelqu'un de très important, c'est pour ça que je te dis que c'était un grand sociologue.

– C'est quoi un sociologue ?

– C'est quelqu'un qui essaye de comprendre la société.

– C'est quoi la société ?

– Je ne vais pas m'en sortir avec toi… Bon, la société, c'est l'ensemble des personnes qui vivent dans un pays comme le nôtre : il y en a qui travaillent, il y en a qui commandent les autres, il y en a qui ont beaucoup d'argent, il y en a qui sont pauvres et qui n'ont pas de travail, il y en a, comme toi, qui vont à l'école. C'est tout ça, la société.

– Mais sociologue, c'est quoi ?

– Bon… C'est trop compliqué, t'es trop jeune pour comprendre ça…

– Non, mais dis hein, dis hein, c'est quoi ?

– C'est quelqu'un, comme Pierre Bourdieu, qui essaye de comprendre la société : pourquoi il y a des riches, pourquoi il y a des pauvres, pourquoi il y en a qui sont des chefs, des grands patrons qui ont plein d'argent, qui habitent dans des beaux quartiers. Le sociologue essaye de comprendre pourquoi dans les écoles, comme la tienne, il y a des élèves qui ont des bonnes notes et d'autres des mauvaises notes. Pourquoi il y a des élèves qui deviendront docteurs, professeurs, avocats, architectes, directeurs, alors que d'autres deviendront ouvriers, caissières dans un supermarché, femmes de ménage, chômeurs… Voilà, le sociologue c'est quelqu'un qui essaye de comprendre tout ça…

– Ah bon (perplexe)… Et il fait comment pour comprendre la société ?

– Je te dirai ça demain, parce que là, tu vois bien, je n'ai pas le temps, je dois faire le ménage… La cuisine est toute sale…

– Si, si, dis-moi, dis-moi…

– Bon, (le père s'assoit) le sociologue prend rendez-vous avec des personnes pour les interroger, pour discuter

avec elles. Par exemple, il peut leur dire : « voilà, je fais une enquête pour… »

– Une enquête ? Comme la police ?

– Non, non… Il n'y a pas que la police qui fait des enquêtes. Une enquête, c'est pour chercher à comprendre un comportement, une conduite. Le sociologue fait aussi des enquêtes auprès des gens. Il va les interroger en leur disant : « Je viens vous voir pour vous demander vos goûts, vos loisirs… Dites moi si vous faites du sport, si vous aimez la lecture ? Parlez-moi de vos loisirs, euh… Pourquoi vous aimez faire du football ? Pourquoi vous aimez faire du piano ?… »

– Oui mais ça sert à quoi de leur demander ça ?

– Et bien quand on interroge beaucoup de gens sur les loisirs qu'ils aiment, le sociologue remarque que ceux qui sont, par exemple, ouvriers ou femmes de ménage n'ont pas les mêmes goûts que ceux qui sont docteurs, professeurs ou patrons.

– Et alors qu'est-ce que ça peut faire ? Chacun aime ce qu'il veut. Y a pas besoin de sociologue, ni de Bourdieu, pour comprendre ça.

– Ce n'est pas si simple que tu crois. Il faut savoir une chose : dans la société, tu le sais, il y a des riches et des pauvres. Les riches et les pauvres n'ont pas les mêmes goûts, n'ont pas les mêmes loisirs… Mais c'est quoi un riche pour toi ?

– Bah, c'est quelqu'un qui a plein d'argent, qui a une belle maison quoi…

– Et pourquoi, il y a des pauvres ?

– Euh… Ils n'ont pas de travail ou peut-être ils veulent pas travailler…

– Pas vraiment. En fait, souvent, les riches ont eu la

chance d'avoir des parents riches. Et les pauvres ont eu souvent des parents pauvres.

– Faudrait que les riches aident les pauvres…

– Il faudrait surtout qu'il n'y ait plus de riches, plus de pauvres. Les riches veulent souvent garder leurs richesses pour eux, pour leur famille et pas forcément pour les autres. Ils donnent parfois un peu aux pauvres, mais pour avoir bonne conscience.

– C'est pas bien ça… Mais les enfants de pauvres y z'ont qu'à bien travailler à l'école pour avoir un métier de riche…

– D'abord, je ne crois pas que c'est bien de rêver d'être riche. Et puis c'est plus compliqué que ça. En fait, souvent, les enfants de pauvres ont des parents qui n'ont pas vraiment réussi à l'école et qui étaient pauvres comme leurs propres parents. Tu vois, pour réussir à l'école et vouloir être docteur, professeur ou grand patron, il faut avoir des parents qui ont de l'argent et des connaissances sur plein de choses, des grands diplômes…

– Ah (perplexe)… Des connaissances sur quoi ?

– Si tu as des parents qui ont des diplômes, qui lisent beaucoup de livres et des journaux politiques, qui s'intéressent aux informations, qui aiment aller dans les musées, qui surveillent tout le temps tes devoirs à la maison et bien ca va t'aider beaucoup pour réussir à l'école.

– Ah, bah, c'est comme toi et maman, c'est pour ça que vous me disputez tous les soirs ?

– Oui, c'est vrai, mais on fait ça pour t'aider et que tu ne sois pas malheureux plus tard.

– Pierre Bourdieu dit quoi alors ?

– Et bien Bourdieu nous rappelle qu'il y a des gens en haut de la société (les riches) qui n'ont pas les mêmes comportements que ceux qui sont en bas de la société (les

pauvres). Il y a ceux qui, aidés par leur famille, ont fait de longues études, qui sont restés très longtemps dans des écoles pour grandes personnes et puis d'autres qui ne sont pas restés longtemps à l'école. Les gens qui ne sont pas restés longtemps à l'école, font souvent des métiers mal payés, difficiles, comme les ouvriers, les femmes de ménage, les aide soignantes, les livreurs de gros colis avec leur camion… Ces gens-là peuvent-être déçus et malheureux dans la vie, parce qu'ils n'ont pas assez d'argent pour vivre ou parce qu'ils ont mal au dos à cause du travail.

– Pour réussir à l'école, il faut de l'argent et beaucoup de connaissances ?

– Oui, c'est un peu ça.

– Nous, on n'est pas pauvres, est ce qu'on est riches ?

– On est riches avec nos connaissances, nos diplômes mais pas riches en argent.

– On est en haut ou en bas ?

– On est au milieu : ni pauvres, ni riches. Bourdieu dit que les personnes qui sont riches en argent et en diplômes font partie des « classes dominantes ». Ceux qui sont pauvres, qui n'ont pas de diplômes, ou très peu, et qui ont des métiers manuels mal payés, font partie des « classes populaires ».

– « Classe » ? Ils sont en classe à l'école ?

– Non, c'est pas ça… Une classe, enfin… « Une classe sociale »…

– C'est quoi social ?

– Le mot social c'est un peu comme le mot société. Social, ça veut dire les relations entre les hommes et les femmes, entre les vieux et les jeunes, entre les riches et les pauvres. Une classe sociale, c'est un groupe de gens qui se ressemblent, qui ont un peu les mêmes loisirs, les mêmes

goûts, les mêmes connaissances : les riches aiment bien les riches, ils sont heureux avec leur argent, ils veulent que leurs enfants rencontrent des enfants de riches. Ils restent entre eux, ils ne veulent pas se mélanger avec les autres classes sociales. Les riches ne veulent pas se marier avec les pauvres, ça ne les intéresse pas. Et la classe sociale des riches, c'est souvent celle qui commande les autres classes sociales : elle commande les pauvres, elle commande les travailleurs dans les usines… Tu comprends ?

– Si toi et maman vous êtes ni riches ni pauvres, alors moi aussi je serai ni riche ni pauvre plus tard quand je serai grand ?

– Si tu travailles bien à l'école, tu feras le métier qui te plaira.

– Et nous, on est de quelle classe sociale ?

– Bourdieu pense que des gens comme ta mère et moi font partie des « petits bourgeois ». Est-ce que tu sais ce qu'est un bourgeois ?

– Je sais pas moi…

– Le mot bourgeois est un vieux mot pour désigner autrefois les habitants du « bourg », de la ville quoi. Mais en fait, un bourgeois, c'est un riche, avec beaucoup d'argent à la banque. C'est quelqu'un qui a une très belle maison ou même plusieurs, qui a de beaux vêtements. C'est un propriétaire, c'est-à-dire qu'il possède des biens : des maisons, des appartements, des gros bateaux… C'est quelqu'un qui vit dans un grand confort.

– Et nous on est des « petits bourgeois », des petits riches alors ?

– Comment te dire… On n'est pas très riches. Tiens, tu vois, notre appartement, hé bien on continue de le payer à notre banque. Il n'est pas complètement à nous. On n'a pas

de richesses. Mais ta mère et moi, on a des connaissances, des habitudes et un langage qui ressemblent un peu à ceux des bourgeois. C'est pour ça que l'on fait partie de « la petite bourgeoisie ».

– C'est compliqué. Y a combien de classes sociales ?

– En gros, il y en a trois. Tout à l'heure je t'ai parlé des « classes dominantes », c'est la classe des riches, des bourgeois, de ceux qui ont de très grands diplômes. C'est eux qui dominent les autres classes sociales. Tu sais ce que ça veut dire « dominer » ?

– Bah oui, ils sont plus forts que les autres.

– Comment ça ils sont plus forts ?

– Euh, comme ils ont plein d'argent, ils font ce qu'ils veulent, ils commandent les autres au travail… Ils sont plus nombreux que les autres.

– Ils ne sont pas plus nombreux que les autres. Par contre, à eux seuls, ils ont beaucoup plus d'argent que les autres classes sociales. Bon, ensuite il y a les classes « petites bourgeoises ».

– Ça c'est nous.

– Oui, et il y a « les classes populaires ».

– Ça fait trois.

– Oui, en gros.

– Ah ben, je vais dire ça à l'école : mes parents c'est des petits bourgeois, on n'est pas riches, on n'est pas pauvres. Euh… on parle comme les bourgeois, les riches, mais on n'est pas comme eux…

– Non, ne parle pas de ça.

– Si. Et Bourdieu, lui, c'était un bourgeois ou un pauvre ?

– Oh, ce serait long à expliquer. C'est une très bonne question ! Il a sûrement acquis un confort bourgeois, mais

il n'était pas bourgeois dans sa tête, je pense qu'il ne supportait pas les bourgeois. Bourdieu est né en 1930 dans une famille qui faisait partie des classes populaires. Tu vois, sa mère était au foyer, elle a eu des parents paysans qui vivaient à la campagne. Et le père de Bourdieu était facteur. Ensuite, Bourdieu a bien réussi à l'école et il a été encouragé par ses maîtres, ses instituteurs pour continuer ses études. Donc il a fait des longues études, il a eu des diplômes. Il est devenu d'abord philosophe.

– C'est quoi un philosophe ?

– C'est quelqu'un qui réfléchit, qui écrit des choses compliquées, qui essaie de comprendre le sens de la vie, de comprendre aussi la société, euh…

– Comme le sociologue ?

– Un petit peu, mais c'est pas du tout pareil. Le philosophe ne fait pas d'enquête comme le sociologue. Il a des idées sur la politique, sur le monde, sur la morale.

– C'est quoi la morale ?

– La morale, c'est ce qui définit le bien et le mal, ce qui est bien de faire et ce qui n'est pas bien de faire. Ce n'est pas bien de voler un pauvre…

– Tu m'as dit que Bourdieu, c'est un sociologue.

– Oui, alors Bourdieu était d'abord philosophe, puis il est devenu sociologue. Il a fait des enquêtes auprès des paysans en Algérie pour comprendre leurs conditions de vie et de travail. L'Algérie, c'est un pays qui a été longtemps occupé par les Français, jusqu'en 1962.

– Ah bon. T'étais né toi ?

– Non, moi je suis né quelques années après ; ta mère pareil… Et puis Bourdieu est revenu en France et il s'est dit qu'il serait sociologue. Alors il a écrit des livres pour comprendre l'école. Il voulait comprendre pourquoi il y a

des élèves qui réussissent à l'école et d'autres pas.

– Ah, tu m'as dit, tout à l'heure : faut de l'argent et beaucoup de connaissances pour réussir ; faut pas être pauvre.

– Oui, c'est un peu ça… Bourdieu a essayé de comprendre le monde des étudiants à l'université. Les étudiants se sont des élèves devenus des grandes personnes qui continuent leurs études dans des écoles que l'on appelle « universités », « écoles d'ingénieurs », « écoles de commerce »…

– T'as été à l'université ?

– Oui, comme ta mère.

– Alors vous avez eu des parents riches, parce que vous avez réussi à l'école ?

– Non, on n'a pas eu des parents riches. Je t'ai expliqué que les enfants de pauvres réussissent moins à l'école que les autres. Mais il y a quand même des exceptions…

– C'est quoi « exception » ?

– Ça veut dire que c'est une chose rare, que ça peut arriver parfois mais pas tout le temps. Des enfants de pauvres qui réussissent à l'école, c'est rare, c'est exceptionnel, ça n'arrive pas toujours.

– Ah bon…

– Tu vois, ta mère est née dans une famille pauvre mais elle a réussi à l'école, à l'université. Ta mère a quand même réussi à faire de longues études et à devenir professeur dans un lycée. Tu vois c'est possible quand même de faire des études quand on vient d'un milieu pauvre mais c'est beaucoup plus difficile. C'est exceptionnel.

– Et Bourdieu, il dit quoi alors ?

– Il dit un peu ce que je t'ai dit, mais d'une manière beaucoup plus compliquée.

– Dis encore, dis encore !

– Tout à l'heure je t'ai expliqué que les enfants qui ont des parents riches en argent et en connaissances réussissent mieux à l'école que les enfants de pauvres, mais qu'il y a quand même des exceptions.

– Oui, comme maman.

– Bon, alors… Bourdieu utilise les mots « capital économique » et « capital culturel » pour expliquer la réussite à l'école.

– « Capital éco… nomique », oh là là !

– Le mot capital veut dire richesse : des grandes sommes d'argent que l'on a à la banque, c'est l'ensemble des maisons, que l'on possède. Tu as des gens très riches, comme les grands bourgeois, les grands patrons qui sont propriétaires de belles maisons, qui ont des usines pour faire travailler les ouvriers et pour gagner encore plus d'argent. Les grands patrons d'usines qui ont plein d'argent à la banque, on les appelle les « capitalistes ». Les capitalistes gagnent de l'argent en faisant travailler les autres et en les payant mal. Les ouvriers sont très mal payés par exemple.

– « Ca… pitaliste ». Ah, c'est pas bien ça. Y'en a un dans ma classe, ça se voit il est bien habillé, ses parents ils ont une belle voiture.

– Ne parle pas de ça à l'école, tes camarades ne vont rien comprendre. C'est plus compliqué que ça. Bon, t'as compris le mot capital ?

– L'argent, les maisons, les usines qu'on a, c'est tout ça.

– Oui, voilà. Et Bourdieu dit que ce capital là, ça s'appelle « capital économique ». Économique, c'est tout ce qui concerne la manière dont on utilise l'argent : acheter, mettre de l'argent à la banque pour en gagner plus, acheter pour manger, s'habiller. Mais bon, retiens que le capital

économique, c'est la richesse en argent, en maisons, en voitures que quelqu'un a. Il y a des personnes qui ont beaucoup de capital économique, ce sont les riches. Ceux qui ont un petit capital économique, ce sont les pauvres.

– Ah d'accord. Mais alors nous, comme on n'est ni riches ni pauvres, on a quoi alors ?

– Et bien on a un capital économique « moyen », on est au milieu.

– T'as dit aussi qu'on est des « petits bourgeois »…

– Oui je t'ai expliqué ça aussi. Bon, alors Bourdieu parle de « capital économique » et il parle aussi de « capital culturel ».

– Capital culturel ? C'est de l'argent aussi ?

– Non, le capital culturel, c'est une richesse aussi, mais c'est la richesse des connaissances, des diplômes. Tu vois bien à la maison, on a beaucoup, beaucoup de livres, on a beaucoup de disques pour écouter la musique classique, le piano. On aime bien aller dans les musées… Ta mère et moi on a fait beaucoup d'études à l'école, on a plein de diplômes[1]. Et bien tout ça c'est une richesse, on essaye de t'en faire profiter. Ta mère et moi on a « un capital culturel » élevé, mais moins haut que les grands bourgeois, les grands patrons, les grands professeurs d'université. Tu comprends ?

– Oui, ah bah je vais dire ça à l'école : « Mes parents ont

[1] Voir l'étude d'Olivier Donnat, *Les pratiques culturelles des français à l'ère numérique, Enquête 2008,* Paris, Editions La Découverte, 2009. S'appuyant sur un échantillon représentatif de 5000 individus, cette étude montre par exemple que 68 % des classes supérieures (professions libérales, cadres, enseignants) déclarent avoir fréquenté un musée au cours des douze derniers mois, contre 16 % seulement des ouvriers. Par ailleurs, près de 50 % des classes supérieures déclarent posséder 200 livres et plus au foyer, contre 10 % des ouvriers.

un capital culturel très fort…, mes parents, ce sont des capitalistes culturels ».

– Ça n'existe pas les capitalistes culturels. Les vrais capitalistes, c'est ceux qui ont des grandes fortunes, des usines, je te l'ai dit tout à l'heure. Bon, alors Bourdieu explique que les enfants qui réussissent bien à l'école, c'est très souvent les enfants qui ont des parents avec un fort capital économique et un fort capital culturel.

– Les parents qu'ont plein d'argent et plein de livres, c'est ça ? Des parents qui ont réussi à l'école…

– Voilà, tu as compris à peu près. Et c'est pour ça que Bourdieu dit que l'école est un endroit où il y a de « la reproduction sociale ».

– Oh là là, je comprends rien à ce que tu dis.

– Tu sais ce que ça veut dire le mot « reproduction » ?

– Euh… si, l'autre jour, à l'école, on m'a expliqué que les animaux font des petits.

– Reproduction, ça veut dire quelque chose qui se refait. S'il y a toujours des animaux, ça veut dire qu'ils font toujours des petits et que ces petits deviennent grands. Et à leur tour, ils font d'autres petits. C'est pareil pour les hommes et les femmes : ils font des petits comme toi, puis un jour toi-même, quand tu seras grand, tu feras peut-être des petits… C'est ça la reproduction, c'est ce qui recommence, ce qui se refait. Et le mot « social », je te l'ai expliqué tout à l'heure, c'est quoi ?

– T'avais dit société, euh… les femmes et les hommes euh…

– Oui le mot social, c'est l'ensemble des relations entre les personnes de notre société. Et quand Bourdieu parle de « reproduction sociale », c'est pour dire que la société se reproduit, qu'elle recommence ce qu'elle était avant.

– Je comprends rien. La société fait comme les animaux ?

– Non, pas vraiment. Bourdieu nous dit que l'école est un endroit qui reproduit la société. Ça veut dire que l'école va faire des élèves qui deviendront plus tard des riches, des individus qui commanderont les autres. Et puis l'école va fabriquer aussi des élèves qui feront des métiers mal payés, des métiers durs. Par exemple, il y a des écoles qu'on appelle « lycées professionnels ». C'est des écoles pour des grands, comme ton frère qui a seize ans. Et bien, dans ces écoles, on prépare les élèves à avoir rapidement un métier, pour être ouvrier, menuisier, coiffeur, vendeur, réparateur de voitures… Très souvent, les enfants qui vont dans les lycées professionnels sont des enfants qui ont des parents avec un capital économique et un capital culturel plutôt bas. Ce sont souvent des enfants dont les parents sont ouvriers, employés, pauvres parfois. Ces enfants deviennent à leur tour comme leurs parents : ouvriers, employés ; il y en a même qui ne trouveront pas de travail après l'école. Tu sais, dans les lycées professionnels, c'est très rare, très exceptionnel de voir des enfants de médecins, d'avocats, de professeurs à l'université, de grands bourgeois, de grands patrons[2]. Il y en a très, très peu. Les classes dominantes

[2] Selon l'étude de la DEPP (Direction de l'Evaluation, de la Prospective et de la Performance, MEN), *Repères et références statistiques sur les enseignements, la formation et la recherche*, publiée en 2018, 54,7 % des élèves inscrits dans les formations de lycées professionnels sont issus des classes populaires (dont 36,5 % d'enfants d'ouvriers et 18,2 % d'enfants d'employés) contre 7,3 % d'enfants des classes supérieures (professions libérales, cadres, enseignants). Cf P.89 de l'étude. Source : http://cache.media.education.gouv.fr/file/RERS_2018/28/7/depp-2018-RERS-web_1075287.pdf

n'envoient pas leurs enfants dans des lycées professionnels.

– Le lycée professionnel, c'est pour les enfants de pauvres, alors ?

– Non, je n'ai pas dit ça. Je dis surtout que ce ne sont pas les enfants de riches, de grands bourgeois qui vont dans ces écoles-là. C'est pour ça que je t'ai dit tout à l'heure que l'école est un endroit où il y a de la reproduction sociale. Ça veut dire que très souvent, les enfants d'ouvriers deviennent ouvriers, que les enfants de bourgeois deviennent bourgeois. Les enfants des familles qui ont un capital économique et un capital culturel élevés se retrouvent dans des grandes écoles où il n'y a pas beaucoup d'enfants d'ouvriers.

– Y vont où alors ?

– En France, il y a des grandes écoles qui préparent aux métiers de grands patrons, aux métiers d'hommes politiques, des métiers pour commander les autres. Par exemple l'ENA (École Nationale d'Administration) est une école qui permet de travailler plus tard au service de l'État, du président de la République… Hé bien à l'ENA, il n'y a presque pas d'étudiants qui ont des parents ouvriers[3]. Une autre école, l'ENS (École Normale Supérieure), pareil, c'est une école pour apprendre à devenir professeur à l'université, à devenir un savant, un peu comme Einstein…

[3] Selon L'Observatoire des inégalités, les données statistiques officielles du Ministère de l'Education Nationale (pour la période 2014-2015) montrent la forte sous représentation des étudiants d'origines populaires dans les Grandes Ecoles : parmi les étudiants à l'Ecole Normale Supérieure, 2, 7 % d'entre eux sont des enfants d'ouvriers et 53,2 % sont des enfants de cadres supérieurs. Source : https://www.inegalites.fr/Les-milieux-populaires-largement-sous-representes-dans-l-enseignement-superieur ? id_theme=17

Hé bien, dans ce genre d'école, les étudiants sont surtout ceux qui ont des parents avec un capital économique et un capital culturel élevés. On ne voit pas beaucoup d'étudiants qui ont des parents ouvriers. C'est ça la reproduction sociale à l'école.

– Ah, d'accord…

Chapitre 2
La Distinction[4]

– Dis papa, dans ta bibliothèque, y a un livre où c'est écrit « La Distinction »…

– Oui, c'est un des livres les plus connus de Pierre Bourdieu.

– Tu m'as dit, euh… le capital culturel, la reproduction sociale… Il raconte tout ça dans son livre ?

– Oui mais ce n'est même pas la peine d'essayer de le lire, tu n'y comprendras rien. D'ailleurs même pour moi, c'est très compliqué à lire.

– Mais ça parle de quoi ?

– Je t'ai expliqué hier que les sociologues, comme

[4] Pierre Bourdieu, *La Distinction*, Paris, Éditions de Minuit, 1979. Ce livre analyse les déterminants sociaux des goûts, des choix et de leur cohérence dans des domaines très différents (l'alimentation, les pratiques culturelles, les rapports à la politique…) ; il montre les effets des rapports de classes dans les pratiques de classement du monde social. Sur la fécondité théorique de cet ouvrage et son actualité, voir Philippe Coulangeon et Julien Duval (sous la dir), *Trente ans après la Distinction de Pierre Bourdieu*, Paris, Editions La Découverte, 2013.

Bourdieu, peuvent s'intéresser aux loisirs, aux goûts des personnes dans la société. Bourdieu a fait des grandes enquêtes, avec d'autres sociologues, pour expliquer que nos loisirs, nos goûts pour la lecture, pour les musées, pour la musique classique, et bien que tout cela dépend de notre classe sociale. Tu te souviens de ce qu'est une classe sociale ?

– Euh, oui, alors, y a « les classes dominantes », « les ouvriers », « les petits-bourgeois » comme nous, euh…

– Oui, et je t'ai parlé du capital économique et du capital culturel.

– Euh oui la richesse avec l'argent et la richesse avec les livres qu'on a à la maison quoi.

– C'est à peu près ça. Dans son livre, *La Distinction*, Bourdieu dit que les classes dominantes, avec les grands bourgeois, les grands patrons, n'ont pas les mêmes loisirs, les mêmes goûts que « les petits bourgeois » comme nous ; les classes dominantes n'ont pas du tout les mêmes goûts que les ouvriers. Bourdieu parle des « classes populaires ». Les ouvriers font partie des classes populaires, du peuple qui travaille dur et qui est mal payé.

– Ils aiment quoi les bourgeois ?

– Très souvent, les bourgeois aiment les œuvres d'art, les peintures des très grands peintres. Tu as déjà entendu parler de Léonard de Vinci ?

– Ah oui, la Ja… la Joconde, c'est lui.

– Oui, c'est ça. Hé bien les bourgeois aiment les tableaux de peintres comme lui qui sont dans des musées. Ils ont les moyens de se payer des tableaux de grands peintres qui coûtent très très chers. Les bourgeois aiment la musique classique, l'opéra. Ils s'habillent avec des beaux vêtements. Tu vois, si je voulais m'acheter une très belle paire de chaussures qu'achètent les riches à Paris, et bien il

faudrait que je travaille pendant un mois pour réussir à me la payer.

– Oh là là !

– Bon, je te parlais de la peinture, des grands peintres, en te disant que les classes dominantes, les bourgeois aiment beaucoup ça. Tiens regarde (le père ouvre une page du livre *La Distinction* et montre à son enfant un tableau du peintre Piet Mondrian, 1872-1944), qu'est-ce que tu penses de ça ?

– C'est de la peinture ça ?!!!!! C'est nul, tout le monde peut faire pareil !

– Tu ne peux pas comprendre. Oui, beaucoup de personnes pensent comme toi que c'est nul, facile à faire… En fait, c'est de la peinture abstraite, et beaucoup de gens ne comprennent pas cela.

– Moi je vais faire comme Mondrian : je vais dessiner un carré rouge, un carré jaune et un en bleu, avec des lignes noires sur une page blanche. Comme ça je serai un grand peintre et je vais gagner plein d'argent facilement.

– Tu vois, pour comprendre et aimer la peinture de Mondrian, il faut connaître l'histoire de l'art. Tu vois, Mondrian, en faisant ce genre de peinture, c'était pour s'opposer aux peintres qui cherchaient à bien représenter les choses.

– C'est nul !

– Beaucoup de personnes, comme toi et moi, n'aimons pas ce genre de peinture, parce que nous ne sommes pas habitués à l'histoire de la peinture. Les personnes des classes populaires se moqueraient sans doute comme toi et moi de Mondrian… Ça ne nous parle pas.

– Ils aiment quoi les personnes populaires ?

– Je ne t'ai pas parlé des « personnes populaires », comme les stars de la chanson, mais des personnes qui

appartiennent aux « classes populaires », tu comprends ça ?

– Oui, je sais, je sais. Les ouvriers, les pauvres, ceux qui n'ont pas beaucoup de capital économique et culturel…

– Les personnes des classes populaires, elles aiment bien les peintures et les photos qui représentent les choses en vrai, que l'on reconnaît bien. Elles vont aimer les couchers de soleil, elles aiment les peintures qui ressemblent un peu à des photos. Le livre *La Distinction* de Bourdieu explique tout ça. Il nous dit que les classes sociales sont différentes parce qu'elles n'ont pas les mêmes richesses, ni les mêmes connaissances, ni les mêmes goûts. Le mot distinction veut dire différence. Le goût bourgeois, c'est pas comme le goût des classes populaires. Les bourgeois ne ressemblent pas aux ouvriers. Parfois les bourgeois se moquent des ouvriers : ils les trouvent mal habillés et pas très intelligents. Souvent, les bourgeois pensent ça, mais ils ne le disent pas. Bourdieu parle du « racisme de classe ». Tu sais ce que cela veut dire « raciste » ?

– Euh, à l'école on m'a expliqué : c'est quelqu'un qui n'aime pas les noirs, un truc comme ça ?

– Oui, c'est ça : c'est le fait de détester ceux qui ne nous ressemblent pas, qui n'ont pas la même couleur de peau que nous… Et Bourdieu parle de « racisme de classe ».

– Le racisme dans la classe à l'école ?

– Non, c'est le racisme entre les classes sociales. Comme le racisme du bourgeois avec les ouvriers.

– Tous les bourgeois sont des racistes de classe ?

– Non, ils ne sont pas tous comme ça. Mais il y en a quand même. Bourdieu parle aussi du « racisme de l'intelligence » de la part des classes dominantes. Le fait d'avoir beaucoup de pouvoir, beaucoup de capital économique et culturel, peut donner le sentiment d'être

supérieur, d'être plus intelligent que ceux qui sont en bas de la société, comme les classes populaires[5]. Tu comprends ?

– Oui

– Pour expliquer toutes les différences entre un bourgeois et un « petit bourgeois », comme ton père, ou encore entre un bourgeois et un ouvrier, et bien Bourdieu dit que chacun d'entre nous a un « habitus de classe ».

– Je comprends rien ! Un habi… tus de classe sociale ?

– Oui, un habitus de classe sociale. Le mot habitus est un vieux mot, mais Bourdieu utilise ce mot pour dire que nous avons des habitudes, des manières de se comporter, de parler, des loisirs, des goûts qui montrent qu'on appartient à une classe sociale et pas à une autre.

– Je comprends pas…

– Je vais te donner l'exemple du comportement à table, quand on mange : dans les familles bourgeoises, on prend son temps pour manger, on se tient bien droit. On mange dans l'ordre. On mange la bouche fermée, sans se précipiter. On évite de salir la nappe, de mettre des miettes de pain partout ; on ne coupe pas sans arrêt la parole aux autres ; on se retient… On propose aux autres de se resservir avant de se resservir soi-même. Toutes ces conduites-là montrent un habitus de bourgeois, c'est une manière d'être. L'habitus bourgeois, c'est le souci de la distinction, de la différence par rapport à ce qui est populaire, concret, facile, immédiat et à tout ce qui peut sembler primaire, grossier…

– Nous, c'est pareil à la maison…

– Nous, on n'a pas un habitus bourgeois. On ne fait pas autant de manières. Mais comme on fait partie des « classes

[5] Sur le racisme de l'intelligence, voir Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie*, Paris, Les Editions de minuit, Paris, 1984, P. 264-268

petites-bourgeoises », hé bien on imite un petit peu les grands bourgeois, mais pas complètement… Tu vois bien comment ça se passe, on te reprend quand tu manges trop vite, quand tu tiens mal ta fourchette, quand tu mets tes coudes sur la table, quand tu sors de table sans nous demander…

– Ah oui, tu m'as dit qu'on était des petits-bourgeois, nous… Des bourgeois en petit quoi.

– Oui… Et puis dans les classes populaires, on ne mange pas comme les bourgeois. Comme les classes populaires n'ont pas beaucoup d'argent, elles mangent très souvent de la nourriture qui ne coûte pas cher : des pommes de terre, des pâtes, du riz, des boîtes de conserves, de la viande de porc, de la charcuterie… Dans les classes populaires, on ne cherche pas forcément à « se tenir droit » à table. On ne met pas forcément le couteau à droite de son assiette et la fourchette à gauche. On parle fort… Entre les classes populaires et les classes dominantes, il y a plein de différences par rapport au repas, à la nourriture…

– Mais nous aussi on mange des pommes de terre, des pâtes…

– Oui, mais on mange aussi du poisson, des salades composées, avec du saumon, des tomates, des avocats. On mange du rôti de bœuf le dimanche, on mange des veloutés faits maisons, de la daube de poulpe… On a une nourriture variée, on mange de tout, on mange du « bio ». Comme on gagne un peu plus d'argent que les classes populaires et qu'on a appris à faire attention à la qualité de notre nourriture, hé bien on ne mange pas pareil[6].

[6] Selon le rapport de l'ANSES (agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation, de l'environnement et du travail), *Troisième étude*

– Si on mange pas pareil que les classes populaires, c'est parce qu'on a plus d'argent alors ?

– Oui, c'est vrai. Mais c'est aussi culturel. Dans les classes populaires, on aime les nourritures qui remplissent bien le corps, pour se donner de la force. On ne fait pas des manières bourgeoises avec la nourriture.

– Et les bourgeois alors, ils mangent comme nous ?

– Ils mangent encore mieux. Ils vont plus facilement que nous dans les grands restaurants.

– Ah oui, ils mangent pas vite et ils se tiennent bien à table.

– Oui, c'est un peu ça. Hé bien, leurs manières de se tenir à table, leurs manières de parler sans dire des gros mots, leurs manières de s'habiller, leurs goûts pour l'opéra et la musique classique, et bien toutes ces habitudes qu'ils ont, c'est ça un habitus bourgeois.

---

individuelle nationale des consommations alimentaires INCA 3, publié en juin 2017, il est constaté que les personnes diplômées de l'enseignement supérieur consomment davantage de fruits, de légumes, de produits laitiers, de poissons, de produits issus de l'agriculture biologique, comparativement aux non diplômés (voir P. 137- 140, 269, 284 du rapport). Les personnes qui ont arrêté l'école après le collège consomment davantage de pommes de terre (60,9 % contre 55,1 % des titulaires de bac + 4 et plus), de viandes (72,1 % contre 61,5 % des titulaires de bac + 4 et plus), de sodas que le reste de la population interrogée. L'enquête repose sur un échantillon de 3157 personnes âgées de 18 à 79 ans. Source : https://www.anses.fr/fr/system/files/NUT2014SA0234Ra.pdf

Chapitre 3
La Misère du monde[7]

– Bourdieu, il a écrit d'autres livres ?

– Oui, au moins trente livres

– Trente ?!!!!!!

– Et celui-là, dans ton étagère, il est gros… La Mi, la Misère… du monde

– Oui, *La Misère du monde*. Tu sais ce que c'est la misère ?

– Euh, c'est quand on est pauvre…

– Oui, c'est la pauvreté et la souffrance quand on est pauvre. Par exemple, les pauvres souffrent parce qu'il ne leur reste plus beaucoup d'argent pour manger correctement, ni pour bien se soigner. Ils souffrent parce qu'ils habitent dans des immeubles abîmés, sales parfois, et où ils entendent les voisins et des jeunes qui font du bruit, qui sont agressifs parfois.

– Il parle des pauvres dans ce gros livre alors ?

– Pas seulement. En fait, il n'a pas écrit tout seul ce gros

[7] Pierre Bourdieu (dir.), *La Misère du monde*, Paris, Seuil, 1993.

livre, Bourdieu. Plusieurs sociologues ont travaillé avec lui pour aller interroger des habitants pauvres dans des grands quartiers, des cités, avec des grandes tours, des grandes barres d'immeubles. Ils ont aussi interrogé des jeunes qui ne réussissent pas à l'école, qui s'embêtent en fin de journée dans la rue avec d'autres jeunes qui font parfois des bêtises. Il y a la misère des pauvres habitants des grandes cités, mais il y a aussi la misère de ceux qui s'occupent des pauvres, qui les contrôlent aussi…

– C'est qui ces gens-là ?

– Les éducateurs, les professeurs, les personnes qui aident à trouver du travail aux jeunes qui ont quitté très tôt l'école.

– Ils sont pauvres eux aussi ?

– Non, non…

– Tu m'as dit que la misère, c'est ceux qui sont pauvres…

– Oui, mais il y a aussi la misère de ceux qui s'occupent des pauvres. Et là, leur misère, c'est leur souffrance de s'occuper des pauvres, des enfants qui ne réussissent pas à l'école, qui sont violents, qui volent, qui chahutent leurs professeurs en classe. Tu vois, ta mère a longtemps travaillé dans des collèges de quartiers HLM et elle m'a raconté plusieurs fois que c'était difficile d'enseigner auprès des jeunes qui s'en fichent de l'école, qui se tiennent très mal en classe, qui font du bruit, qui s'insultent, qui s'énervent contre les professeurs. Elle était mal parce que tenir une classe de trente élèves qui n'aiment pas l'école, c'est très dur !…

– Dans ma classe, y'en a aussi qui n'écoutent pas. Ma maîtresse les dispute mais on dirait qu'ils s'en fichent.

– Bourdieu disait que les professeurs dans les écoles de

quartier, que les éducateurs, que ceux qui aident à trouver du travail aux jeunes sans emploi dans les grands quartiers HLM et bien que…

– C'est quoi HLM ?

– Ca veut dire Habitation à Loyer Modéré. Ce sont des endroits avec des grandes tours et des barres d'immeubles. Les habitants qui y vivent sont pauvres, ils ont des petits revenus.

– C'est quoi « revenus » ?

– Faut tout t'expliquer, c'est difficile… le revenu, c'est l'argent que l'on gagne chaque mois grâce au travail ou grâce aux allocations chômage.

– Allo… cation ?

– Je ne vais pas m'en sortir avec toi… Les allocations chômage, c'est de l'argent que tu reçois quand tu as perdu ton travail. Bourdieu disait que les professeurs, comme ta mère, les éducateurs, les conseillers qui aident à trouver du travail aux pauvres… Hé bien tous ces gens font partie de « la main gauche de l'État ».

– La main gauche de l'État ?

– L'État, c'est une société avec un gouvernement dirigé par un chef d'État : en France, c'est le président de la République. Le président travaille avec des ministres pour commander la société. Il y a plein de ministères. Par exemple, ta mère est payée chaque mois par le ministère de l'Éducation Nationale. Il y a le ministère de la Justice qui s'occupe des condamnations, des délits, des crimes avec les tribunaux ; il y a le ministère de l'Intérieur qui s'occupe de la sécurité et du contrôle de la police. Il y a le ministère de l'Économie qui gère nos impôts…

– Mais pourquoi « main gauche » ?

– C'est une image, c'est tous les fonctionnaires, comme

ta mère et d'autres, qui travaillent dans le domaine de l'éducation, du social, de la santé… L'État ne s'occupe pas beaucoup de sa main gauche…

– L'État, il a une main droite alors ?

– Tu me fais rire, oui il y a « la main droite de l'État », ce sont les grands fonctionnaires qui travaillent pour les ministères de l'Économie, de l'Intérieur. Ces fonctionnaires-là ne travaillent pas directement auprès des pauvres, ils ne se rendent pas compte des problèmes des fonctionnaires de la main gauche de l'État.

– Ce sont des bourgeois, les fonctionnaires de « la main droite » ?

– Oui, très souvent ce sont des gens qui ont été formés dans des grandes écoles dans lesquelles il y a surtout des enfants de bourgeois. Je t'en ai parlé tout à l'heure : l'ENA, Science-po, HEC… Bourdieu soutenait la main gauche de l'État.

Chapitre 4
Bourdieu, le savant engagé
Les médias, les intellectuels

– Il faisait de la politique Bourdieu ?

– C'est quoi, pour toi, la politique ?

– C'est le gouvernement, le président… Euh, il y a la droite, la gauche.

– C'est un peu ça. La politique, ce sont les décisions prises par le gouvernement. Le gouvernement fait des choix. Il peut décider que les riches payent moins d'impôts, il peut décider de fermer des hôpitaux dans des petites villes, de faire payer l'essence plus cher… Il peut décider d'augmenter les salaires des policiers, mais pas des professeurs comme ta mère… Tous les cinq ans, les Français votent pour un président de la République qui représente un parti politique : un parti politique de gauche ou de droite, ou bien encore un parti politique qui se dit ni de gauche ni de droite… C'est quoi pour toi la droite et la gauche ?

– Toi, tu es à gauche…

– Oui, je suis de gauche, je vote pour des partis

politiques de gauche. On parle de la gauche et de la droite pour désigner la place des élus politiques à l'Assemblée nationale. C'est un endroit où le gouvernement et les élus de l'opposition discutent et votent les lois. Dans cette assemblée, il y a une partie droite et une partie gauche. Les élus qui sont à droite n'ont pas du tout les mêmes idées politiques que les élus qui sont à gauche. Les gens qui se disent de droite, ce sont des gens qui sont pour le capitalisme ; ils ont tendance à penser que, s'il y a des pauvres, c'est plutôt de leur faute. Les gens de droite trouvent normal qu'il y ait des riches et des pauvres et que les classes bourgeoises, capitalistes dominent les autres classes sociales. Ils ne veulent pas partager équitablement les richesses que les travailleurs produisent. Quelqu'un qui se dit vraiment de gauche, c'est quelqu'un qui, au contraire, déteste les capitalistes, le confort des bourgeois. C'est quelqu'un qui est du côté des pauvres, qui comprend bien leur misère, leurs souffrances et qui remet en cause la société capitaliste…

– Comme Bourdieu alors ? Il a écrit *La Misère du monde*, alors il était à gauche ?

– Oui, tu as compris. Des gens comme Bourdieu, mais aussi comme tes parents et beaucoup d'autres, considèrent qu'il y a trop d'inégalités sociales, que l'on favorise trop le capitalisme, les riches. Ils trouvent que les travailleurs sont souvent très mal payés par leurs patrons. Bourdieu soutenait les grèves des conducteurs de train, des chômeurs en France[8]. Tu sais ce que c'est qu'une grève ?

– C'est quand les gens vont dans la rue.

---

[8] Cf. Pierre Bourdieu, *Contrefeux*, Paris, Editions LIBER – RAISONS D'AGIR, 1998

– Oui. C'est souvent pour dire au gouvernement « Non, on n'est pas d'accord avec votre politique, changez-là ! », « Arrêtez de fermer des hôpitaux publics pour faire des économies ! », « Il faut plus de professeurs dans les écoles ! »… La grève, c'est quand on s'arrête de travailler pour gêner les patrons ; c'est alors un moment où on ne produit plus de richesse, plus de service. Et tout cela pour dire que l'on est en colère contre les mauvaises conditions de travail, contre la destruction des services publics.

– C'est quoi les services publics ?

– C'est tous les établissements et les services payés par l'État qui permettent l'égalité de tous devant l'éducation, la santé, la sécurité, la justice : les hôpitaux, les écoles, la police, la poste, la caisse d'allocations familiales, Pôle emploi… Mais ces services fonctionnent de plus en plus comme des entreprises privées : on leur demande de gagner de l'argent, de faire des économies. Depuis quelques années, l'État a fermé des hôpitaux, des postes, des tribunaux dans beaucoup de régions…

– Bourdieu faisait de la politique ?

– Ce n'était pas un homme politique, mais un savant, un intellectuel qui faisait entendre ses idées de gauche dans certains de ces livres, mais aussi dans des grandes réunions avec des syndicats de travailleurs.

– C'est quoi un syndicat ?

– C'est un peu comme un parti politique, si tu veux. Un syndicat, ça sert à défendre les conditions de travail des travailleurs. Il y a des syndicats de droite et des syndicats de gauche. Bourdieu préférait discuter avec les syndicalistes, c'est-à-dire les chefs de syndicats de gauche comme la CGT, SUD…

– Et là, ce petit livre rouge, il est plus petit que les autres,

ça parle de la télévision ?

– Ce petit livre, *Sur la télévision et le champ journalistique*, a été écrit par Bourdieu en 1996[9]. Il critique les médias dominants.

– Médias, c'est quoi ?

– C'est l'ensemble des moyens de diffusion de l'information : la télévision, les journaux, internet…

– Dominants ? Parce qu'ils sont capitalistes ?

– Comment te dire ?… Tu vois les grandes chaînes de télévision comme TF1, et il y en a d'autres, ce sont des chaînes privées qui appartiennent à des grands capitalistes, des grands patrons. Ce qui compte pour ces grands patrons de chaînes, c'est d'avoir un maximum de téléspectateurs pour se faire de l'argent.

– Et comment ils font ?

– Ces chaînes-là font des émissions et des informations qui sont faites pour attirer les gens. Ils vont mettre des séries de dessins animés, des films policiers, des films violents, des films avec des histoires d'amour. Et puis ils coupent les films en y mettant de la publicité. Et c'est comme cela qu'ils gagnent de l'argent

– Et il dit quoi Bourdieu ?

– Lui, il critiquait la télévision marchande, la manière dont les grands journalistes de la télévision et de la presse nous parlent de l'information, de l'actualité. De plus en plus, les grands médias font comme les commerçants : ils nous vendent de l'information. Les grands journalistes veulent attirer notre attention sur les faits divers, les crimes, les violences, etc. et attirer beaucoup de téléspectateurs… Et comme les grands médias appartiennent à des capitalistes,

[9] Cf. Pierre Bourdieu, *Sur la télévision*, Paris, LIBER Editions, 1996

hé bien ces médias ne critiquent pas beaucoup les capitalistes. Si un journaliste critique son patron qui gagne énormément d'argent, il peut se retrouver au chômage. Mais bon, souvent, on voit beaucoup des journalistes, comme sur TF1, qui partagent à peu près les mêmes idées que leur patron.

– Il disait quoi encore Bourdieu ?

– Il disait aussi que l'on ne laisse pas beaucoup de temps aux intellectuels comme lui pour s'exprimer à la télévision. Bourdieu disait que, pour expliquer la société, ça demande du temps, c'est très compliqué. Il remarquait que les journalistes coupent beaucoup la parole des intellectuels invités à la télévision. Il remarquait aussi que les journalistes aiment bien faire des émissions qui ressemblent à des combats de boxe entre intellectuels de gauche et intellectuels de droite…

– Un intellectuel, c'est quelqu'un qui est intelligent ?

– Souvent, un intellectuel c'est une personne qui a fait des longues études à l'école, à l'université, et qui a plein de diplômes, plein de connaissances : ça peut-être un écrivain, un sociologue, un philosophe, un artiste qui a une pensée, une réflexion sur la société. Normalement, un vrai intellectuel, c'est quelqu'un qui critique les classes dominantes, l'État, le pouvoir, les riches. Le problème, dans notre pays, c'est qu'il y a aussi des intellectuels qui défendent les riches, les bourgeois, les médias dominants. Ces intellectuels aiment beaucoup se faire inviter à la télévision et se faire interroger par les grands journaux. Cela leur permet de se faire remarquer et de gagner beaucoup d'argent en vendant leurs livres. Ils nous font croire que leurs idées sont intelligentes, bonnes, vraies. En fait, ils défendent leurs intérêts et les classes dominantes. Pour moi,

un vrai intellectuel, c'est un intellectuel de gauche. Bourdieu constatait aussi que c'était toujours les mêmes intellectuels qui sont invités à la télévision : des intellectuels bourgeois qui soutiennent le gouvernement, le capitalisme. Un jour, Bourdieu a été invité dans une émission qui s'appelle « Arrêt sur Images », à la télévision[10]. C'était en 1996, tu n'étais pas né. Hé bien face à lui, il y avait quatre journalistes qui n'arrêtaient pas de lui couper la parole et qui lui faisaient des remarques affligeantes.

– Affligeantes ?

– Stupides, si tu veux…

– Ils disaient quoi ?

– Ils ne comprenaient pas comment on peut être un vrai sociologue et soutenir en même temps les grèves de travailleurs en allant dans la rue pour manifester avec eux.

– Mais Bourdieu, il était de gauche.

– Oui, il était de gauche, c'était un savant engagé qui savait faire la part des choses entre son travail de sociologue et son soutien des travailleurs en grève. Dans l'émission « Arrêt sur images », il a critiqué une autre émission qui s'appelait « Faut-il brûler les élites ? » ; Bourdieu trouvait ce titre complètement stupide. Et puis il a critiqué une autre émission qui montrait un journaliste très poli avec un homme politique bourgeois mais désagréable avec un gréviste ouvrier qui essayait de s'exprimer sur le plateau télévisé.

– Les journalistes parlent mieux avec les bourgeois ?

– Oui, souvent.

---

[10] Sur l'expérience et l'analyse de cette invitation, voir Pierre Bourdieu, « Analyse d'un passage à l'antenne » in *Le Monde Diplomatique,* avril 1996. Source : https://www.monde-diplomatique.fr/1996/04/BOURDIEU/5425

– Mais Bourdieu, il n'aimait pas qui ?

– Des personnes que tu ne connais pas

– Allez, dis…

– Il n'aimait pas BHL, Finkielkraut, Pascal Bruckner, Philippe Sollers, la revue « Esprit » et Olivier Mongin, Alain Minc, Guy Sorman, Alain Peyrefitte, Jacques Attali, François Furet, Luc Ferry et des tas de gens qui se disent « intellectuels » et qui ne connaissent rien de la réalité du monde social, ni les effets de la souffrance des pauvres et de ceux qui ont des métiers mal payés et qui vivent dans les grands quartiers HLM. Beaucoup de ces « intellectuels » vivent dans le confort des quartiers bourgeois de Paris. Ils n'ont jamais vraiment fréquenté les pauvres, les ouvriers. Bourdieu remarquait que les dominants, les bourgeois, qu'ils soient capitalistes ou intellectuels, ne veulent pas connaître la vérité de ce qu'ils sont. Ils ne veulent pas reconnaître qu'ils vivent dans un très grand confort qui leur interdit de comprendre ce qu'ils sont eux-mêmes. Ce sont des gens qui ne connaissent pas les urgences de ceux qui ont des métiers difficiles ou qui sont privés de travail. Ils donnent des leçons aux autres et caressent les gouvernants, les capitalistes, dans le sens du poil.

– Il disait ça Bourdieu ?

– À peu près, mais il le disait bien mieux que moi et d'une manière plus compliquée, plus subtile. Mais comme tu es jeune, je suis obligé de t'expliquer les choses très simplement.

– Je veux être sociologue comme Bourdieu !

– Oh là ! Mon fils. Pour être sociologue, il faut réussir ses études, être très fort en français, en mathématiques. Il faut lire beaucoup, s'intéresser à l'actualité.

– Bourdieu il a fait tout cela ?

– Bourdieu écrivait très bien et il était fort aussi en mathématiques.

– Il faut être fort en mathématiques pour être sociologue ?

– La sociologie, c'est une science. Le sociologue peut interroger des centaines et des centaines de personnes. Il doit alors compter les réponses, les comparer ; il doit faire des calculs avec son ordinateur, faire des tableaux avec des chiffres.

– Bourdieu c'était un Einstein de la sociologie ?

– Oui, un peu. En tout cas, sa pensée a marqué des générations de chercheurs en sciences sociales et de nombreux intellectuels… de gauche.

Chapitre 5
La Domination masculine[11]
Méditations pascaliennes[12]

– Il a écrit quoi d'autre encore ?

– Il a écrit par exemple un livre qui s'appelle *La Domination masculine*

– Ça veut dire quoi ?

– Le masculin c'est les hommes, le féminin, c'est les femmes.

– Les hommes sont plus forts que les femmes : ils ont des muscles, ils savent se battre…

– Les femmes aussi savent se battre. Les hommes ne sont pas plus intelligents que les femmes. Le problème c'est que les hommes ont imposé beaucoup de choses aux femmes. Dans notre histoire, on a imposé aux femmes de rester à la maison, de s'occuper des enfants, de se taire, de ne pas rester longtemps à l'école. Bourdieu, lorsqu'il est allé en Algérie, il a fait des enquêtes auprès des paysans kabyles pour comprendre les rapports entre les hommes et les femmes.

---

[11] Pierre Bourdieu, *La Domination masculine*, Paris, Le Seuil, 1998

[12] Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Le Seuil, 1997

– Et alors ?

– Hé bien son enquête lui a permis de voir les mêmes choses dans notre société. Bourdieu observait que les femmes étaient souvent placées du côté de l'intérieur, de la vie domestique, du côté du souple. Les hommes se placent eux du côté de l'extérieur, de l'espace public, du dur, du sec. On a longtemps obligé les femmes à être discrètes, à s'occuper du ménage et des repas à la maison, de s'occuper des enfants. Tu vois, au gouvernement, il y a beaucoup plus d'hommes que de femmes ; et c'est pareil à l'Assemblée nationale. Les femmes sont souvent moins bien payées que les hommes. On nous a mis dans la tête que les femmes c'est pas comme les hommes, qu'elles ne sont pas vraiment faites pour commander, pour avoir du pouvoir. Quand tu sors de l'école, est-ce que tu vois beaucoup de papas qui viennent chercher leurs enfants ?

– Y'en a.

– Moi je te dis que les pères sont moins nombreux que les mamans à venir les chercher. Il y a des familles où c'est souvent la mère qui s'occupe du ménage, du linge, des courses, de la cuisine. C'est elles que l'on voit le plus souvent dans les réunions de rentrée à l'école de leurs enfants. Mais bon, tout cela est long à expliquer.

– Les hommes dominent les femmes ?

– C'était la réalité dans l'histoire, dans le passé. Cela reste encore vrai aujourd'hui dans le monde, même s'il y a eu des progrès. En France, elles ont eu le droit de voter et d'avoir un chéquier très tard, bien après les hommes. Quand Bourdieu a publié son livre *La Domination masculine* hé bien, à l'époque, beaucoup de sociologues et d'intellectuels féministes lui…

– Féministe, ça veut dire quoi ?

– Un homme ou une femme féministe, c'est un intellectuel qui a l'idée que la femme doit être égale à l'homme. Le féministe défend la cause des femmes pour qu'elles aient les mêmes droits, les mêmes pouvoirs, le même respect. Il y a eu en France beaucoup de manifestations féministes dans le passé. Avant Bourdieu, des intellectuelles féministes ont écrit des livres sur la domination masculine. On a reproché à Bourdieu de ne pas les avoir citées dans son livre.

– Toi, tu es féministe ?

– Je le suis, oui, mais je ne suis pas un militant féministe.

– C'est quoi un militant ?

– C'est quelqu'un qui défend des causes, des droits dans une association, un syndicat ou un parti qui regroupe des personnes qui ont les mêmes idées. Ces personnes se rencontrent souvent pour des actions dans la rue, pour faire des réunions, des textes, pour attirer l'attention du public

– Bourdieu, il était militant ?

– Oui, un militant de la pensée critique. Il s'inquiétait aussi de la destruction, petit à petit, de nos services publics. Je te l'ai dit tout à l'heure.

– Et Bourdieu, il était contre tout ça ?

– Oui et contre bien d'autres choses encore. Bourdieu a écrit contre le « néolibéralisme » qui détruit les services publics. Le néolibéralisme, c'est un ensemble d'idées politiques : celles des capitalistes et des gens de droite qui veulent mettre en compétition toutes les entreprises et tous les services dans notre société. Les néo-libéraux ne veulent pas que l'État dépense trop d'argent pour les hôpitaux, les écoles, les transports publics. Ils défendent la loi des plus forts, comme dans la jungle : les entreprises riches contre les

entreprises pauvres, les pays riches contre les pays pauvres…

– Il s'intéressait alors à plein de choses, Bourdieu, la société, la politique…

– Oui, Bourdieu avait une vision très générale et très précise de la société. Il s'est intéressé à des tas de choses : la reproduction sociale à l'école, les rapports entre les classes dominantes et les classes populaires, le grand patronat, la domination des hommes par rapport aux femmes, le monde des médias, les effets du néolibéralisme sur notre société.

– C'est quoi ton livre préféré de Bourdieu ?

– Tous, mais je retiendrai, le livre qu'il a appelé *Méditations pascaliennes*.

– Ça raconte quoi ?

– C'est impossible à te raconter, t'es vraiment trop jeune pour comprendre. Même pour moi c'est compliqué à comprendre…

– Dis-moi un petit peu quand même… Médita… tions pasca… liennes…

– Méditation veut dire « réflexion », « idée », « pensée ». « Pascaliennes », parce que Bourdieu aimait bien un philosophe qui s'appelait Blaise Pascal.

– Mais c'est pour dire quoi ?

– En fait, Bourdieu essaye de faire la différence entre la pensée sociologique et la pensée philosophique.

– Il est contre Pascal alors ?

– Non, non… Bourdieu trouvait que la pensée du philosophe Pascal lui donnait des outils pour fabriquer sa pensée sociologique. Bourdieu aimait bien reprendre cette formule d'un autre philosophe, Spinoza, pour analyser nos comportements en société : « Ni rire, ni pleurer, mais comprendre ». Pour comprendre sociologiquement ce que

sont et ce que font les individus, les classes sociales, hé bien il est inutile de s'en moquer, cela n'apporte rien à la connaissance du monde. Bourdieu reprenait aussi cette pensée de Pascal : « Nous sommes automate autant qu'esprit […]. Le corps a ses raisons que la raison ne connaît point ». Nous avons des comportements « automatiques » que nous n'interrogeons pas. Tu te souviens, tout à l'heure, je t'ai parlé de l'habitus : c'est un ensemble de comportements qui montre que l'on appartient à une classe sociale et pas à une autre.

– Ah oui, nous on a un habitus « petits-bourgeois »…

– L'habitus, c'est les habitudes de notre corps, de notre langage. On ne s'en rend pas compte. Notre corps agit comme une mécanique, en société. On ne passe pas notre temps à dire que l'on est des « petits bourgeois », on agit comme des « petits-bourgeois » sans toujours s'en rendre compte. Tu sais ce que cela veut dire le mot raison ?

– Bah, c'est quand quelqu'un dit quelque chose de vrai… Euh, « il a raison » quoi…

– Oui, il y a ce sens là. Mais c'est un mot qui a plusieurs définitions. Le mot raison peut vouloir dire aussi « cause ». Par exemple, on dira que « Jean est malade aujourd'hui, c'est la raison pour laquelle il n'est pas à l'école aujourd'hui ». Et puis, il y a encore une autre signification : quand on parle de « la raison » de l'homme, ça veut dire sa capacité de juger, de connaître, de distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux. La « raison », c'est « la pensée » qui juge, si tu veux. C'est pour cela que Pascal parle de notre « corps qui a ses raisons (ses causes) que la raison (la pensée) ignore ». Tu comprends un peu ?

– Mouais (perplexe)…

– Dans son livre *Méditations pascaliennes,* Bourdieu

reprochait aux philosophes d'avoir un regard trop lointain, trop en hauteur sur le monde, la société. Souvent, les philosophes s'enferment dans leur bureau pour écrire des livres sur la société, ils ne font jamais d'enquêtes. Les philosophes ne vont pas interroger les pauvres dans les bidonvilles, ils ne vont pas interroger des jeunes des grandes cités HLM. Les philosophes se font des idées sur les classes sociales mais sans les connaître de très près comme Bourdieu et d'autres sociologues.

– Ils ne comprennent rien les philosophes ?

– Bourdieu ne dit pas ça, il dit que les philosophes ont souvent une vision « scolaire » de la société, un peu comme des grands élèves qui ne comprennent les choses que par des livres, des discussions entre philosophes. Ils sont très éloignés du monde de la pauvreté, de la dureté du travail des ouvriers, des femmes de ménage, des livreurs. Les philosophes peuvent prendre leur temps pour réfléchir sur le monde. S'ils devaient travailler comme ouvriers à l'usine, ils regarderaient le monde autrement, ils le vivraient autrement avec leur corps. Les philosophes ont souvent un regard bourgeois sur le monde, c'est-à-dire un regard apaisé. Les intellectuels ne sont pas pressés par des urgences. C'est pour cela que Bourdieu critiquait la vision « scolaire » des philosophes. Il critiquait « le point de vue scolastique » des philosophes.

– « Scolastique » ! Waouh !!!!! Quand je vais raconter ça à l'école, ils vont être impressionnés.

– « Scolastique » est un mot ancien, en gros c'est le « loisir scolaire » de ceux qui sont protégés de la brutalité du monde social : la brutalité qui marque les corps et les esprits de ceux qui font des métiers manuels, répétitifs, mal payés… mais aussi de ceux qui sont privés de travail. Beaucoup

d'ouvriers ont des corps abîmés, une mauvaise santé. Il y a des enquêtes qui montrent que les ouvriers vivent moins vieux que les intellectuels, parce qu'ils n'ont pas les mêmes conditions de vie. Pour comprendre les classes sociales et les habitus, Bourdieu explique qu'un sociologue, doit réussir à se défaire de « la vision scolaire » des philosophes, des intellectuels et parfois des hommes politiques…

– Moi aussi, alors, j'ai une vision « scolaire » ?

– Oui, un peu (rire du père)

– Il dit quoi encore dans *Méditations pascaliennes* ?

– Je ne peux pas tout te dire. Mais il y a des passages très intéressants sur le temps…

– Le temps qu'il fait ?

– Non, le temps qui passe ! Bourdieu parle de la manière dont est vécu le temps. Les pauvres n'ont pas la même expérience que les personnes appartenant aux classes dominantes. Tu vois, les chômeurs pauvres vivent le temps comme quelque chose de long, ennuyeux ; ils se retrouvent « hors jeu », en dehors des urgences de ceux qui sont au travail. Les chômeurs, les jeunes des cités HLM sans emploi, les prisonniers dans les prisons, les SDF peuvent avoir le sentiment d'être inutiles à la société. L'exclusion est une violence sociale. Et puis il y a l'expérience du temps de ceux qui ont beaucoup de pouvoir. Les docteurs, les professeurs, les patrons, les directeurs, le président de la République, les ministres sont ceux qui n'attendent pas, mais qui savent, au contraire, se faire attendre : ils ont du pouvoir sur le temps des autres. Ce pouvoir sur le temps des autres s'oppose au temps vide de ceux qui sont chômeurs, en situation d'attente, de demande. Quand tu attends dans la salle d'attente d'un docteur, tu ressens son pouvoir, tu ressens le temps de son pouvoir : il te fait attendre… En te faisant

attendre, il te montre qu'il est important, très occupé, très demandé par ses patients. Le docteur peut avoir du retard dans un rendez-vous médical, mais pas toi ! De même, un directeur qui prend rendez-vous avec un demandeur d'emploi peut se permettre d'être en retard. Pas le demandeur d'emploi ! Dans *Les Méditations pascaliennes*, il y a de très belles analyses sur l'expérience temporelle des classes dominées et des classes dominantes. Mais il faut se lever tôt pour les comprendre. Un jour peut-être tu y arriveras…

Chapitre 6
Sur l'État et la violence symbolique, Sur Bourdieu et la philosophie

Quelques années plus tard…

– Papa, mon prof de philo nous a parlé de Bourdieu en classe.

– Oh ! Et alors qu'est-ce qu'il dit ?

– Il se référait à Bourdieu pour nous dire que l'État a le monopole de la violence symbolique légitime.

– Comment comprends-tu « violence symbolique » ?

– C'est une domination qu'on nous impose, qui nous fait obéir… Je sais pas moi, c'est un peu comme devant mon proviseur : une fois je m'étais adressé à lui mais je n'étais pas très à l'aise pour lui répondre…

– Oui, c'est un bon exemple. En fait Bourdieu utilise un grand sociologue allemand, Max Weber (1864-1920), qui disait que l'État… Euh… Attend, il faut que je retrouve la phrase exacte dans le livre de Weber… Euh, voyons voir, c'est dans *Le savant et le politique*[13]… (le père cherche le petit

[13] Cf Max Weber, *Le savant et le politique*, Paris, Editions 10/18, 2002

livre dans sa bibliothèque, il le trouve et le feuillette). C'est où ? Ah, voilà, j'ai trouvé le passage ! : « *un État est une communauté humaine qui revendique le monopole de l'usage légitime de la force physique sur un territoire donné* ». Voilà ce que dit Weber. Seul l'État peut se prévaloir de l'usage légal (donc légitime) de la violence physique : celle de l'armée et de la police. Mais Bourdieu ajoute quelque chose : l'État revendique le monopole de l'usage légitime de la violence physique et symbolique[14]. Il faudrait t'expliquer davantage…

– Vas-y, ça m'intéresse.

– Bon, accroche-toi, je vais essayer de faire simple. Bourdieu insiste sur l'idée que l'État revendique le monopole de la violence symbolique légitime. Pour Bourdieu, la violence symbolique, c'est un mode d'exercice de la domination qui consiste à obtenir la croyance de la population au bien-fondé de la domination. Par exemple, en créant les grandes Écoles (HEC, ENA, ENS, X), l'État a contribué à nous faire reconnaître la supériorité des gens qui en sortent. De cette manière, l'État justifie l'ordre social que nous consentons, plus ou moins, à accepter. De même l'école obtient notre reconnaissance de « la langue française », c'est-à-dire celle qu'on emploie à l'école. On sait, par exemple qu'à la différence des enfants des classes dominantes, ceux des milieux populaires maîtrisent moins bien la langue légitime : celle de l'école. C'est pourquoi ils subissent directement la violence symbolique de l'école qui invalide, sanctionne leur façon de parler. En unifiant le

[14] Cf Esprits d'Etat in Pierre Bourdieu, *Raisons pratiques*, Paris, Editions du Seuil, P.107-133. Cf aussi Pierre Bourdieu, *Sur l'Etat*, cours au collège de France 1989-1992, Paris, Editions Raisons d'agir / Seuil, 2012.

marché linguistique, l'État a contribué à façonner nos structures mentales. Nous intériorisons la violence symbolique par de l'autocontrainte, de l'autocensure. Par exemple, il arrive que l'on manifeste de la timidité face à ceux qu'« anoblissent » leurs titres scolaires garantis par l'État. On peut se sentir intimidé par des professeurs agrégés, des universitaires, des avocats, des énarques, des médecins que l'on considère comme beaucoup plus cultivés et plus savants que soi.

– C'est comme face à mon proviseur, avec son costard cravate, un peu vieille France, et ses airs supérieurs…

– Oui, tu as raison. Ton proviseur est une émanation de l'État qui fait autorité, qui peut te faire taire, te menacer si tu es indiscipliné. Cette violence symbolique est présente dans les rapports quotidiens entre profs et élèves, entre patrons et employés… entre ceux qui occupent des postes de pouvoir et les autres. Cette violence symbolique est présente même entre toi et moi. J'utilise un langage et des références universitaires qui te mettent en situation d'écoute face à moi. L'État est présent dans mon langage. Je ne te parle pas en patois, ni en argot mais dans la langue « légitime », la langue dominante reconnue par l'État.

– C'est vrai, mais mon proviseur m'impressionne plus que toi.

– Bon passons… Si l'on peut dire que l'État a le monopole de la violence symbolique légitime, c'est parce qu'il est l'aboutissement d'un processus historique de concentration de différentes espèces de capital : un capital de force physique (armée, police), un capital économique (acquis grâce aux impôts et aux taxes), un capital informationnel (l'État a la possibilité de produire, de diffuser toutes les informations possibles en matière

économique, sociale, culturelle, juridique, administrative, scientifique…), un capital symbolique qui est une sorte de « méta – capital » (l'État a tous les moyens de faire reconnaître sa légitimité et son pouvoir de distribution du capital symbolique). Bourdieu disait quelque part avec humour que l'État est la banque centrale du capital symbolique : c'est le distributeur autorisé des titres scolaires et des légitimités.

– C'est drôle, il faudrait que je dise ça à mon prof de philo…

– Mais bon, je te parle de l'État comme s'il s'agissait d'un sujet, d'une substance. « L'État » est en réalité un champ particulier.

– Un champ pour les vaches ? Je plaisante…

– Je t'expliquerai plus tard ce qu'est un champ selon Bourdieu. L'État diffuse une vision du monde social par le biais d'agents mandatés, c'est-à-dire les fonctionnaires, « les experts », « les rapporteurs »… Il nous inculque cette vision par le biais des programmes scolaires, des réformes, des « problèmes sociaux » comme « le chômage des jeunes », « la prise en charge des personnes âgées », « la baisse du pouvoir d'achat », etc…

– Comment il nous inculque cela ?

– Par la légitimation et la diffusion de mots, de problématiques ; comme par exemple « l'échec scolaire », « l'exclusion », le RSA, « les incivilités », « les violences urbaines »… Il nous transmet des manières particulières de percevoir le monde social, des mots pour définir le monde social en s'appuyant sur des travaux de commissions d'experts, de rapporteurs, etc… Tout ce vocabulaire légitimé par l'État a un pouvoir d'influence sur nos structures mentales, nos manières de percevoir le monde.

L'État définit et légitime notre identité : français / immigré, marié / célibataire, majeur / mineur ; il définit et légitime nos compétences, nos pratiques quotidiennes (légales / illégales, normales / pathologiques – déviantes), nos espaces (privés/publics). L'État est au plus profond de nous, il est dans nos structures mentales, dans nos mots, nos expressions, les principes de classification que nous employons.

– On est manipulé alors ?

– Non, ce n'est pas cela. Les producteurs légitimes de discours, de mots sur le monde social sont convaincus eux-mêmes de ce qu'ils disent. Il n'y a pas une intention délibérée, consciente de nous imposer un langage particulier. Mais ils ont, derrière eux, la force de l'Etat pour les diffuser et nous les imposer comme des évidences.

– Tu parlais de champ tout à l'heure.

– Oui, en te disant par exemple que l'État n'est pas un sujet, un acteur. L'État est un champ, c'est-à-dire un espace de positions, de relations, de rapports de force entre des institutions, des individus inégalement pourvus en capital symbolique. Le capital symbolique désigne n'importe quelle espèce de capital[15] : il peut être, économique, scolaire, social, culturel, politique… Et ce capital suppose des récepteurs qui le reconnaissent comme un pouvoir légitime. Le champ de l'État est donc un espace, une structure objective intériorisée par les individus qui animent ce champ. Ce champ est un espace de luttes entre des positions inégales, entre des ministères inégalement pourvus en ressources et en légitimité, et dont l'enjeu est la revendication du monopole de la vérité en matière politique (« le pouvoir

[15] Cf. Pierre Bourdieu, Raisons pratiques, P.160-161

exécutif ») ; le champ de l'État est aussi le lieu de la revendication du monopole de l'universel : les femmes et les hommes d'État réussissent à imposer leur domination au nom « du droit », « du service public », « de l'intérêt général ». Retiens déjà ça, ce n'est pas si mal.

– Bourdieu aimait la philosophie ?

– Oui mais il avait des rapports ambivalents à cette discipline : d'un côté la philosophie l'a aidé à construire sa théorie du monde social. On dit souvent que Bourdieu a repris et dépassé des grands auteurs canoniques de la sociologie comme Émile Durkheim, Max Weber mais on oublie aussi que Bourdieu a trouvé des sources d'inspiration théorique dans la philosophie de Pascal, de Husserl, d'Heidegger, de Wittgenstein, d'Austin et de quelques autres. En même temps Bourdieu critiquait beaucoup la posture scolastique des philosophes et leur tendance à considérer leur discipline comme plus haute que les sciences humaines. Un philosophe comme Heidegger osait dire que « la science ne pense pas » !

– En classe, notre prof de philo nous a parlé de la liberté et du déterminisme. Bourdieu est déterministe parce qu'en gros, on n'agit pas librement. Nos choix, nos goûts sont déterminés socialement.

– Voilà une opposition, liberté / déterminisme, qui agaçait Bourdieu…

– Pourquoi ?

– Parce que cette opposition renvoie à bien d'autres oppositions artificielles dans les débats philosophiques que déplorait Bourdieu, comme celle du « subjectivisme » et de « l'objectivisme ».

– Tu peux préciser ?

– Bourdieu entendait dépasser ces alternatives

théoriques. Marx avait par exemple une vision objectiviste de la société : il y a les structures capitalistes qui s'imposent aux hommes et qui les dominent. Les hommes seraient agis par des structures objectives (comme l'économie capitaliste qui structure les rapports marchands et les rapports de classes). La philosophie de Marx est complètement objectiviste. À l'inverse, quelqu'un comme Sartre avait plutôt une lecture subjectiviste de la condition humaine, en mettant en avant le moi libre et responsable de son destin. Bourdieu entend dépasser l'opposition objectivisme / subjectivisme pour nous dire que le monde social existe à la fois dans l'objectivité et dans la subjectivité, de même l'opposition déterminisme / liberté n'a pas de sens selon lui : les individus (du moins leur habitus) génèrent des pratiques et des classifications qui sont en même temps le produit de l'intériorisation de l'objectivité. Ce qui veut dire qu'il n'y a aucun sens à opposer déterminisme et liberté, objectivisme et subjectivisme. Ces couples d'opposition sont inutiles à la compréhension sociologique du monde social. Tu me suis ?

– C'est difficile mais je comprends un peu. Notre liberté est socialement conditionnée ?

– Oui, si tu veux. Par exemple, tu utilises un langage que tu n'as pas inventé et qui est le produit d'une vision du monde, d'une histoire marquée par l'intervention de l'État. En même temps, avec ce langage, tu as des marges de manœuvre, des dispositions pour t'exprimer et contester, parfois, l'ordre du monde social. La sociologie est libératrice parce qu'elle nous aide à prendre conscience que notre langage, notre vision du monde, nos goûts, nos classements, sont socialement déterminés. C'est une discipline passionnante parce que ses résultats, ses analyses sont utiles à la réflexion politique et militante : comment envisager des

solutions pour limiter les mécanismes de la reproduction sociale constatée par la sociologie ? Cette vaste question interroge le fonctionnement de notre système scolaire, mais aussi, entre autres, les stratégies de reproduction des classes dominantes qui protègent leurs intérêts… Mais bon, ce serait trop long à t'expliquer…

Un entretien avec Raphaël Desanti[16]

Autour de son livre *Lire Bourdieu de l'usine à la fac, histoire d'une révélation*, Vulaines sur Seine, Éditions du Croquant, 2017.

Savoir/Agir : Comment vous est venue l'idée d'objectiver votre trajectoire sociale et de la rapporter à la découverte de l'œuvre de Bourdieu ?

---

[16] Cet entretien est paru une première fois dans la revue Savoir / Agir N° 44, juin 2018, aux Editions du Croquant. Raphaël Desanti, 50 ans, est moniteur éducateur dans un établissement médico-social pour handicapés mentaux, en banlieue toulonnaise. Issu d'une famille caractérisée par "la bonne volonté culturelle" (son père était travailleur social, sa mère auxiliaire puéricultrice) et des affinités communistes, titulaire d'un BEP d'électromécanicien, Desanti commence sa vie professionnelle comme apprenti ouvrier à l'usine dans les années 1980. Autodidacte, ses lectures le mèneront progressivement vers la découverte de Bourdieu. Desanti raconte l'effet révélateur de cette rencontre sur sa vision du monde et sa trajectoire de "déclassé". Ultérieurement aide documentaliste, étudiant en sociologie, enseignant précaire à l'université, il devient éducateur après de longues périodes de chômage et de CDD. Raphaël Desanti est aussi l'auteur avec Philippe Cardon d'un ouvrage publié aux Editions ASH en 2010, sous le titre *Initiation à l'enquête sociologique*.

Raphaël Desanti : Deux constats sont à l'origine de ce travail. Le premier, c'est que, parmi tous les ouvrages qui ont été publiés sur Bourdieu, mon petit livre est sûrement le seul qui décrive les effets de la lecture de son œuvre sur la vision du monde et la trajectoire biographique d'un lecteur autodidacte à l'épreuve du déclassement social. Par ailleurs, il est facile de constater que les autobiographies et les auto-analyses de « transfuges de classe » – on pense à Annie Ernaux, Richard Hoggart ou Didier Eribon – retracent des trajectoires issues « d'en bas » qui accèdent à la « réussite sociale » et à la culture lettrée et/ou savante au prix d'une rupture symbolique souvent génératrice d'affects contradictoires avec leur milieu d'origine. Par contre, il est moins fréquent – c'est mon deuxième constat – de lire des auto-analyses qui décrivent des trajectoires biographiques en pente descendante ou caractérisées par des phases alternées de déclassement vers le bas et vers le haut, sans jamais vraiment aboutir en « haut » faute des ressources – scolaires, culturelles, économiques, relationnelles – suffisantes et du "sens du placement" nécessaire pour y demeurer. Mon livre décrit ce genre de déclassement contradictoire qui a longtemps marqué ma trajectoire, avec des pentes de sens contraires qui ne sont pas sans laisser de traces dans le rapport à soi-même : amertume, tension mentale, sentiment d'échec et d'indignité… Ce fut longtemps mon cas… Sans doute, les « cas sociaux » de cette sorte sont-ils désormais moins rares… Bourdieu en faisait déjà le constat dans les années 1980-90 : « D'un côté, la généralisation de l'accès à l'éducation – avec le décalage qui s'ensuit entre les titres détenus, donc les possibilités espérées, et les postes obtenus – et de l'insécurité professionnelle tend à multiplier les situations de

désajustement, génératrices de tensions et de frustrations »[17].

Savoir/Agir : Vous dites vos hésitations et vos doutes quand vous avez entrepris d'écrire ce livre : vous ne vous sentiez pas « légitime », dites-vous dans l'introduction. Quels étaient, selon vous, les enjeux et les obstacles de cette entreprise ?

Raphaël Desanti : Je me suis interrogé, dans ce livre, sur les dispositions du lecteur que j'étais, très éloigné des univers intellectuels, mais qui adhère à la théorie de Bourdieu comme à « une évidence » tacite. La formation sociologique que j'ai acquise m'incitait à explorer cette évidence et à rompre avec la vision enchantée d'un lecteur ignorant ses propres conditions sociales de production. J'ai essayé de repérer dans mon histoire l'héritage des schèmes de perception et les expériences – familiales, scolaires, professionnelles – qui ont structuré ma conscience et fait de moi un lecteur dont « l'horizon d'attente »[18] était pré-ajusté à la pensée de Bourdieu[19]. Rendre compte des effets de cette lecture sur mon histoire a d'abord été une épreuve redoutable puis libératrice. Redoutable parce que je considérais que je n'avais pas les compétences intellectuelles « légitimes » nécessaires pour être à la hauteur de l'exercice, surtout au regard d'une œuvre

[17] Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes,* Paris, Points-Seuil, 2003, p. 336.

[18] Cf. Hans Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Éditions Gallimard, « Tel », 1990.

[19] Sur le prisme du « lecteur supposé », voir Gérard Mauger, « Les autobiographies littéraires. Objets et outils de recherche sur les milieux populaires », *in Politix*, n°27, 1994, p.38 : « Ainsi la lecture suppose t-elle un espace de connivences objectives entre auteur et lecteur : la signification se joue au carrefour de ces deux anticipations croisées ».

réputée difficile d'accès qui suppose de se lever tôt pour se l'approprier. J'ai du combattre la tentation d'y renoncer en trouvant finalement un compromis : faire le récit chronologique de ma trajectoire de « déclassé » et « convoquer » la réflexion de Bourdieu pour l'éclairer, soit par des extraits de textes, soit en me risquant à interpréter sa réflexion. Comment raconter mon histoire sans « me raconter d'histoires » pour être au plus près de la vérité ? La remarque vaut pour tout un chacun : le point de vue que j'exprime sur ma vie est un point de vue parmi d'autres dans l'espace des points de vue possibles. Il y a celui de ma famille, de mes amis qui peuvent revendiquer le monopole de la vérité sur moi même, fut-ce à mon corps défendant… C'est l'une des dérives de « l'illusion biographique » que j'ai essayé de limiter sans pouvoir sans doute y échapper complètement. Par ailleurs, j'ai dû me rendre à l'évidence que le monde social m'a longtemps été difficilement supportable. Je n'y étais jamais comme un poisson dans l'eau : un « petit bourgeois » parmi les prolos au lycée professionnel et à l'usine, un aide documentaliste sans baccalauréat au service de professeurs, un enseignant précaire sans thèse à l'université, un chômeur « de longue durée » auquel on demande des comptes sur son « projet d'insertion », un moniteur éducateur perçu comme « intellectuel » parmi « les petites mains du travail social et du soin »[20]. La sociologie de Bourdieu « parle » à de nombreux lecteurs qui vivent des contradictions de cette nature et pour lesquels la vie en société peut être génératrice de « schizophrénie sociale », du sentiment perpétuel d'être en porte à faux.

[20] Celles qui sont situées en bas de la hiérarchie des professions sociales : aide-médico-psychologiques, aide-soignants, auxiliaires de vie…

Savoir/Agir : Mais vous dites aussi que cette épreuve a été « libératrice »…

Raphaël Desanti : Oui, libératrice et salutaire aussi… Je ne mesurais pas combien l'écriture de ce récit, armée des repères de la sociologie critique, élèverait mon niveau de conscience sur mes conditions sociales de production et, en particulier, sur l'origine de mon « mal être social » : celui d'un habitus constamment « inadapté » aux différents univers sociaux fréquentés, une sorte de survie mentale perpétuelle… La découverte de Bourdieu m'a permis de passer d'une compréhension confuse du monde social et de mon rapport à ce monde, à une représentation « théorique » qui implique un effort de décentrage – il s'agit de se situer dans l'espace des points de vue sur le monde social et d'en reconnaître les effets sur ses dispositions – et une « défatalisation » des mécanismes sociaux qui s'imposent à vous comme une loi d'airain. Cet effort d'auto-analyse m'a plutôt réconcilié avec mon histoire sociale et je pourrais dire que les effets « cliniques », « cathartiques » de cet exercice ont été assez bénéfiques.

Savoir/Agir : Avez-vous des échos, des commentaires de lecteurs ?

Raphaël Desanti : J'ai reçu quelques lettres très gratifiantes de Jérôme Bourdieu, Roger Chartier, Annie Ernaux, Marc Joly, Arlette Farge et de quelques lecteurs inconnus. Elles m'ont beaucoup touché et conforté dans le sentiment que l'aventure, laborieuse mais libératrice, de ma rencontre avec Bourdieu méritait d'être racontée et publiée. Des transfuges de classe (travailleurs sociaux et thésards issus du monde ouvrier, souvent en porte à faux dans leurs univers de travail) m'ont dit leur émotion parce qu'ils ont vu dans

mon livre une sorte de miroir ou de révélateur de leur propre rapport au monde : « Un peu comme vous, j'étais un intello parmi les prolos et un prolo parmi les intellos », me confiait l'un d'entre eux. Autrement dit, de nulle part, confronté à l'épreuve permanente de la « double absence », pour reprendre le titre d'un livre d'Abdelmalek Sayad. Je ne peux pas m'empêcher de penser au refrain d'une chanson de François Béranger (1937-2003) : « Ça doit être bien d'être de quelque part, d'en partir et puis d'y revenir, quand on est de nulle part ». Je me retrouve dans ces paroles qui font écho à la déclaration de ce lecteur « prolo parmi les intellos ».

Savoir/Agir : Vous dites, dans votre livre, que la sociologie de Bourdieu confortait vos convictions politiques…

Raphaël Desanti : Effectivement, la pensée de Bourdieu a conforté mes convictions de gauche, d'abord parce qu'elle faisait écho aux schèmes de perception du monde social hérités de mes parents plus ou moins sympathisants communistes dans les années 1970-80 : une vision en termes de rapports de classes, de dominants/dominés avec toutes les déclinaisons nourries par la vulgarisation marxiste et relayées dans le « langage des camarades » (capitalistes/prolétaires, patrons/travailleurs, exploiteurs/exploités, bourgeois/prolos…). Mon père, ancien animateur socioculturel dans un quartier populaire de Nantes, côtoyait occasionnellement deux sociologues communistes qui ont participé à l'animation du LERSCO[21] fondé par Michel Verret (1930-2017) en 1972 : Jean Paul Molinari (1941-2003) et Claude Leneveu (1948-2002). Je me

[21] Laboratoire d'Etude et de Recherche Sociologique sur la Classe Ouvrière.

rends compte que j'ai complètement oublié de le mentionner dans mon livre… À cet héritage de schèmes de perception socio-politiques s'ajoutent mes expériences successives dans le monde ouvrier : à l'école et au collège de la cité HLM de mon enfance, au lycée professionnel et à l'usine lorsque j'étais apprenti ouvrier. J'y voyais et éprouvais, à ma manière, la domination de classe. La lecture ultérieure de textes de Bourdieu sur les « stratégies de reproduction », sur les « modes de domination », etc., a consolidé mes colères à l'égard des stratégies de placement et « d'optimisation » (fiscales, entre autres…) des catégories privilégiées. Je fais également partie des « petites mains du travail social et du soin » : celles qui se coltinent la prise en charge, parfois lourde physiquement et mentalement, d'handicapés dépendants, pour de bas salaires et dans le cadre d'une flexibilité horaire contraignante et épuisante. C'est plus fort que moi : je suis souvent « remonté » et, indéfectiblement, à gauche de la gauche…

Fin

Table des matières

Introduction 3

Chapitre 1 – Bourdieu, la sociologie,
les classes sociales, l'école, la reproduction sociale…..... 7

Chapitre 2 – La Distinction 23

Chapitre 3 – La Misère du monde 31

Chapitre 4 – Bourdieu, le savant engagé Les médias,
les intellectuels..... 35

Chapitre 5 – La Domination masculine
Méditations pascaliennes..... 43

Chapitre 6 – Sur l'État et la violence symbolique,
Sur Bourdieu et la philosophie..... 51

Un entretien avec Raphaël Desanti..... 59

Cet ouvrage a été composé par Edilivre

194 avenue du Président Wilson – 93200 Saint-Denis
Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50
Mail : client@edilivre.com

www.edilivre.com

Tous nos livres sont imprimés
dans les règles environnementales les plus strictes

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN papier : 978-2-414-34983-8
ISBN pdf : 978-2-414-34984-5
ISBN epub : 978-2-414-34985-2
Dépôt légal : juin 2019

© Edilivre, 2019

Imprimé en France, 2019